No 4.

DE LA FIÈVRE ÉPHÉMÈRE.

Thèse

PRÉSENTÉE ET PUBLIQUEMENT SOUTENUE

A la Faculté de Médecine de Montpellier, le 9 Janvier 1837 ;

PAR

GERCET (C-.F-VICTOR),

De St-Loup (HAUTE-SAÔNE) ;

Chirurgien Aide-Major au 52me de ligne, ancien Chirurgien à la grande armée, chargé en chef du service chirurgical de l'hôpital de Worms, et de l'expédition d'Alger ;

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE.



A MONTPELLIER,

Chez Mme Veuve RICARD, née GRAND, Imprimeur, place d'Encivade, no 3.

1837.

A LA MÉMOIRE DE MA MÈRE.

A MON PÈRE.

Hommage respectueux du fils le plus dévoué.

A MON ÉPOUSE CHÉRIE.

Ta bonté, ton attachement pour moi, me sont un sûr garant que l'hommage que je t'offre aujourd'hui fera naître en ton cœur tous les sentiments que le mien éprouve en te l'offrant.

A M. BRADY,

SOUS-INTENDANT MILITAIRE A LA FÈRE.

A celui à qui j'ai voué une amitié inviolable.

A MM. LES OFFICIERS DU 52me DE LIGNE.

GERCET.



DE LA

FIÈVRE ÉPHÉMÈRE.

Il semble qu'en choisissant ce sujet, je me suis mis dans l'impossibilité de me prévaloir de son importance, et de le recommander à l'attention du lecteur comme étant des plus intéressants, suivant la précaution oratoire banale que l'on est sûr de trouver en tête de toutes les dissertations. Toutefois, quoique je sois loin de vouloir heurter l'opinion généralement établie, en soutenant que la fièvre éphémère est une des maladies dont la connaissance touche le plus près aux intérêts de l'humanité, je ne veux pas qu'on me croie assez dédaigneux de l'objet de mon choix, pour supposer que je ferai à cet égard toutes les concessions que l'on voudra, et que j'approuve l'inattention qu'on apporte à son étude, à son traitement. Tout au contraire, ceci constitue à mes yeux une erreur que je désire signaler, pour qu'on en évite les con-

séquences, qui quelquefois sont fâcheuses. D'ailleurs, dans l'étude de l'homme, je ne connais d'inutile que ce qui est au-dessus de notre portée. Tout le reste peut servir, soit à nos plaisirs intellectuels, soit à notre bien-être. La fièvre éphémère ne doit donc pas être négligée; et quant au rang qu'elle est appelée à occuper dans l'ordre des maladies qu'il nous importe le plus de connaître, je ne prétends pas le fixer. Peut-être, si je disais toute ma pensée, cette dissertation aurait l'air d'un plaidoyer où l'on ne manquerait pas de trouver de la partialité. Je craindrais surtout que les erreurs de l'avocat ne retombassent de tout leur poids sur la cause elle-même. Je laisserai donc au lecteur le soin de tirer les conclusions; pour moi, mon unique but ici étant de remplir un devoir, c'est en faveur de ma faiblesse que j'entends seulement plaider aujourd'hui. Que mes Juges daignent m'accorder leur bienveillance, et à la faveur de celle-ci, une suffisante approbation; voilà tout ce que je désire.

Le plan de mon travail est établi ainsi que je vais le dire. 1° Je m'occuperai de la partie descriptive, ou exposition des circonstances ou phénomènes qui précèdent, constituent ou accompagnent la fièvre éphémère. 2° J'apprécierai la valeur de ces circonstances ou phénomènes, pour arriver à l'idée générale qu'on doit se faire de cette maladie, *partie théorique.* 3° J'examinerai ensuite s'il existe dans notre art des ressources qui puissent être utiles à ces espèces de fébricitants, *partie thérapeutique.*

PARTIE DESCRIPTIVE.

La fièvre éphémère, εφημερος des Grecs, *diaria* des Latins, est une maladie extrêmement commune, mais pour laquelle les médecins ne sont pas souvent appelés. Il est peu de personnes qui n'en aient été atteintes plusieurs fois dans leur vie. Elle affecte tous les sexes, tous les âges, tous les tempéraments. Néanmoins les sujets à fibres sensibles et délicates y sont principalement exposés. Elle reconnaît des causes qui sont extérieures ou intérieures; d'autres fois elle survient sans qu'on puisse la rattacher à rien de ce qui se passe au dehors ou au dedans du corps.

La circonstance de reconnaître toujours une cause extérieure évidente est, pour beaucoup d'auteurs, caractéristique de la fièvre éphémère : c'est ce que dit Piquer en termes formels, à la page 393 de son traité des fièvres. Cependant les bons auteurs ont pensé que la possibilité de rattacher l'éphémère à une cause évidente externe n'était qu'une présomption, une conjecture qui a besoin d'être confirmée par l'examen ultérieur de l'ensemble des phénomènes.

Les plus fréquentes parmi les causes externes sont une excitation morale, une passion, une fatigue corporelle, l'insomnie, un voyage pénible surtout la nuit; l'exposition à la chaleur ou au froid prolongés, un repas copieux, l'usage des boissons alcooliques, du café pour ceux qui n'y sont pas habitués, des

doses plus fortes pour ceux qui en ont contracté l'habitude.

Les causes internes qui produisent la fièvre éphémère sont des dispositions à réaliser certaines fonctions physiologiques ou morbides qui, vu certaines circonstances de tempérament ou de prédisposition, seront accompagnées d'un mouvement fébrile passager ; c'est ainsi que, pour quelques femmes, l'apparition des menstrues est précédée d'une véritable fièvre éphémère ; un flux hémorroïdal, un coryza, une diarrhée, sont souvent annoncés par une affection semblable qui disparaît du moment que le flux est établi.

La fièvre éphémère apparaît quelquefois sans cause interne ou externe appréciable. Alors il y a eu préalablement une prédisposition dont les effets sur-ajoutés ont donné lieu à la maladie.

Voici quelles sont les principales de ces prédispositions : tempérament porté à la pléthore, jeunesse, activité corporelle, fatigues d'esprit, travaux de cabinet, sensibilité exquise, santé délicate, etc. On assure que les habitants du nord ont bien moins souvent des fièvres éphémères que les peuples du sud. Ces maladies s'observent principalement au printemps.

La fièvre éphémère peut-elle exister à la suite et au milieu de circonstances opposées à ces dernières ? En un mot, y a-t-il des fièvres éphémères sans cause directe, dans le sens du moins attaché, en étiologie, au mot cause ? Oui, cela paraît avoir

lieu dans certains cas. Un pays est frappé par une épidémie ; quelques personnes éprouvent régulièrement des fièvres éphémères, et l'on remarque qu'elles ne sont pas atteintes par le fléau ? D'où viennent ces fièvres ? Est-ce de la cause épidémique ? On ne peut pas le supposer, car celle-ci produit des effets bien différents. D'un autre côté, le sujet s'est maintenu à l'abri de toute erreur dans l'ordre des choses non naturelles, et il est irréprochable du côté des fonctions intérieures. Qu'y a-t-il, si ce n'est un travail spontané de l'organisme vivant, travail qui, suivant les observations connues, est prophylactique de la maladie générale. En qualifiant cet acte comme on le voudra, le fait n'en est pas moins exact. Maintenant, par suite d'un raisonnement semblable, ne serait-il pas permis de penser que beaucoup de fièvres éphémères sont également prophylactiques de maladies dont le sujet est menacé. Et puisqu'on ne peut les attribuer à aucune cause, il faut croire qu'elles se manifestent par suite d'un de ces actes spontanés et conservateurs dont l'économie vivante nous fournit tant d'exemples, soit dans l'état hygide, soit à l'état morbide.

Quelle que soit la cause de la fièvre éphémère, elle attaque brusquement, tout d'un coup et sans prodrômes. Le malade éprouve de légères inquiétudes ; il n'y a point de frisson, à moins que la cause n'ait agi par réfrigération, comme l'exposition au froid, un bain à la suite duquel les précautions

propres à maintenir la température du corps n'ont pas été prises. Cette absence de frissons dans la plupart des cas est significative, et indique généralement que l'on n'aura pas affaire à une maladie grave. Il y a mal de tête, accompagné de battements aux carotides assez forts quelquefois pour empêcher le sommeil. Celui-ci, quand il a lieu, est lourd, peu restaurant, et s'accompagne de rêvasseries, assez souvent de pollutions chez les jeunes gens. Bientôt une chaleur douce se répand dans tout le corps. Le pouls est grand, un peu fréquent, toujours égal et régulier. Une moiteur générale se fait sentir ; c'est une véritable sueur qui mouille plus particulièrement les parties supérieures, le cou, les aisselles, la poitrine ; l'urine est plus abondante qu'a l'ordinaire ; ordinairement elle est limpide ; il n'est pas rare pourtant de la trouver épaisse et laissant déposer un sédiment assez copieux. D'autres fois, et principalement quand la maladie reconnaît pour cause une débauche dans le boire et le manger, un flux diarrhoïque s'établit. Dans d'autres circonstances, c'est une hémorragie naturelle, des boutons au visage, des croûtes aux lèvres.

Alors le malaise s'est dissipé ; le pouls est retombé à l'état normal : il ne reste qu'un peu de sensibilité au froid ; on a les yeux lourds, un peu battus ; la bouche est légèrement mauvaise. Mais tout rentre bientôt dans l'ordre, ce qui est annoncé par le retour de l'appétit qui avait à peu près disparu pendant le cours de cette maladie.

La durée de la fièvre éphémère est courte, ainsi que son nom l'indique. Quelques auteurs, rigoureux sur la signification des mots, ne donnent ce nom qu'à une affection réellement de vingt-quatre heures, et appellent éphémère prolongée celle qui dépasse cet intervalle de temps. Cette distinction est subtile ; suivant l'énergie de la cause et la manière d'être du sujet, le mal peut se prolonger plus ou moins long-temps. On a remarqué de tout temps que, chez les bilieux et les hypocondriaques, l'état fébrile persistait plus long-temps. Du reste, tout médecin un peu expérimenté reconnaît, dans l'allure de la maladie, dans l'aspect du malade, quelque chose qui inspire peu de craintes. D'ailleurs l'absence des frissons, l'égalité du pouls, la douce et moite chaleur, repoussent toute idée d'une affection grave.

PARTIE THÉORIQUE.

Je sens, en commençant, le besoin de séparer la fièvre éphémère, comme je l'entends, des autres maladies à terminaison rapide. Ainsi, par exemple, une affection peut être de courte durée pour trois motifs : 1° parce que l'organisme vivant n'est que légèrement atteint ; 2° parce qu'un traitement énergique a rendu impossible la réalisation de tous les symptômes caractéristiques du mal ; 3° parce que, par suite d'une faiblesse radicale ou de la grande activité de la cause, la mort a été prompte.

Dans une épidémie un peu intense, il est rare que tout le monde ne soit pas atteint ; mais, chez le plus grand nombre, il n'en résulte qu'une simple indisposition qui présente cependant les traits frappants de la maladie générale ; c'est celle-ci, mais en petit, parce que son établissement complet est contrarié par des prédispositions contraires. Ce n'est pas là une fièvre éphémère.

Une maladie contagieuse ou infectieuse apparaît chez un sujet avec son cortége menaçant de symptômes ; des sudorifiques puissants font avorter le mal, qui cesse promptement. Une fluxion de poitrine est arrêtée, dès ses premiers pas, par une ou plusieurs larges saignées : ce ne sont pas non plus des fièvres éphémères.

A plus forte raison on ne pourra pas donner ce nom à une destruction rapide des forces de la vie, due à une prépondérance trop forte de l'agent délétère par rapport à ces dernières. Ainsi, l'empoisonnement par l'acide hydro-cyanique, une suette qui fait périr au bout de vingt-quatre heures, un choléra foudroyant, ne sont pas des fièvres éphémères.

Que sont donc en réalité ces dernières maladies ? Les anciens les appelaient des synoques continentes, parce qu'elles fournissaient leur carrière d'un seul bond, d'un seul jet, sans alternatives de mouvement et de repos, ainsi que cela a lieu dans l'immense généralité des maladies, et que l'on connaît sous le nom d'exacerbations, redoublements, paroxismes,

accès. Ils ajoutaient que ces synoques étaient imputrides, parce qu'elles n'offraient aucune altération matérielle fixe appréciable, aucun travail local qui exigeât l'élaboration particulière qui étaient pour eux une coction. Ces idées sont justes, mais elles me semblent trop générales et se rapporter à des maladies bien différentes des fièvres éphémères.

Quelques-uns supposaient qu'elles étaient constituées par une lésion des esprits, idée équivalente à celle que l'on se fait maintenant des substances impondérables, dont le rôle, dans les fonctions physiologiques et pathologiques, est encore mal défini, malgré tant de travaux. Mais ceci est une pure hypothèse qui a le tort immense de s'occuper précisément de ce qu'il y a de plus inutile à savoir, sous le rapport pratique, relativement à la fièvre dont je traite.

Les solidistes modernes, en professant qu'elle était une affection des solides en tant que sensibles et contractiles, ont émis une opinion qui a quelque justesse, mais qui n'apprend rien sur la nature du mal, et qui ne suggère aucune indication thérapeutique importante.

Je ne parle pas de ceux qui, assimilant la fièvre éphémère à la fièvre traumatique, ont cru qu'il y avait toujours en elle un point lésé, et qu'elle n'était qu'une réaction pure. La nécessité de circonscrire et de démontrer ce point lésé me paraît un obstacle insurmontable à l'établissement de cette théorie, dont

l'utilité pratique ne serait évidente que tout autant qu'on découvrirait ce point lésé et qu'on fournirait les moyens d'en faire le pansement.

Pour moi, je vois, dans toute fièvre vraiment éphémère, un effort actif du système vivant dont la conséquence est la résolution d'une affection qui existe déjà, ou l'empêchement d'une affection imminente. En effet, cette maladie se déclare au moment où le corps est sous l'impression d'une cause funeste provenant du dehors ou du dedans.

Un trouble violent est introduit dans l'économie par un accès de colère; il se déclare subitement un spasme général qui comprime le jeu des fonctions, et entraînerait certainement la mort s'il était prolongé. Un mouvement expansif s'opère; les circulations et les innervations s'établissent du centre à la circonférence; à l'aide de cet appareil conservateur, l'état morbide se résout, disparaît, et l'agent délétère n'a plus qu'une action fugace.

Une trop grande quantité de liqueurs alcooliques est introduite dans l'économie; le contact du principe irritant serait dangereux pour nos organes les plus délicats; une maladie est imminente; mais des mouvements en sens inverse de celle-ci s'établissent, et tout spasme, toute inflammation, toute lésion de tissu deviennent pour le moment impossibles. N'est-ce pas parce qu'ils ne sont plus susceptibles de fièvres éphémères que les ivrognes de profession deviennent si souvent malades ?

Qu'est une indigestion, si ce n'est un traitement contre une espèce d'empoisonnement, suscité, conduit et terminé par la nature médicatrice?

Maintenant on comprendra aisément pourquoi les fièvres éphémères sont utiles en temps d'épidémie. Raymond de Marseille fut, par leur secours, préservé de la peste. Beaucoup de personnes, dont parlent Rœderer et Wagler, ne durent leur insusceptibilité à contracter la maladie muqueuse qui faisait des ravages partout, qu'à de petites fièvres éphémères qui débutaient le soir, duraient toute la nuit, et se terminaient le matin par des sueurs.

On comprendra comment un flux hémorragique qui doit préserver le sujet d'une maladie grave, se montre presque toujours à la suite d'une véritable éphémère.

Pourquoi est-ce au printemps que celle-ci s'observe principalement? Parce que c'est alors que les forces vitales acquièrent plus d'énergie, et que, favorisées par les circonstances extérieures, elles se dirigent avec plus de sûreté et d'efficacité vers la destruction des vices dont l'organisme peut être atteint, vers la récorporation, comme disaient les anciens. Pourquoi, dans le nord, la fièvre éphémère est-elle plus rare que vers le sud? C'est que les mouvements périphériques nécessaires pour son établissement y sont plus difficiles. D'ailleurs, il semble que cette fièvre est favorisée par une sensibilité un peu exubérante; et l'on sait que les habitants des contrées froides pèchent

sous ce rapport. On a remarqué depuis long-temps que les gens robustes, à nerfs impassibles, étaient rarement indisposés, mais que la première maladie était terrible et souvent mortelle. N'est-ce pas parce qu'ils ne peuvent pas assez aisément contracter la fièvre éphémère ? Les causes morbides agissent sourdement sans que la sensibilité de l'organisme vivant en soit réveillée ; la machine se détériore, et le mal fait explosion plus tard, tandis qu'une série de fébricules, au fur et à mesure des actions délétères, en aurait détruit en détail les funestes conséquences.

Par contre, n'a-t-on pas observé que les sujets nerveux, délicats, à indispositions permanentes, étaient très-vivaces et contractaient rarement de graves maladies ? Que se passe-t-il dans ces cas qui sont très-communs ? La sensibilité exquise de ces personnes est une sentinelle vigilante qui suscite, à la moindre atteinte, l'appareil expansif et conservateur qui constitue la fièvre éphémère ; de cette manière, les inflammations, les spasmes, les congestions s'établissent plus difficilement ; la vie se passe dans la fièvre, pour ainsi dire, mais celle-ci n'est-elle pas, si la métaphore est permise, une véritable soupape de sûreté par où s'écoulent les actions morbides ? Ces gens-là sont pour ainsi dire toute leur vie malades, néanmoins ils parviennent à un âge très-avancé, et leurs maladies sont rarement sérieuses.

La fièvre éphémère provient donc d'un besoin du système, qui, menacé par une cause externe ou in-

terne, provoque des mouvements propres à enrayer ou à neutraliser les fâcheux effets que cette cause tend à produire.

Son appareil symptomatique est actif, ordonné en fonction régulière ; tout annonce la force et la prépondérance de l'action vitale sur l'agent délétère. Comme celui-ci n'a pas eu le temps de faire une impression profonde, que l'arrangement des tissus et la constitution des liquides sont normaux, tout se passe en mouvements toniques, faciles, superficiels, si je puis m'exprimer ainsi, bien différents de ceux qui sont nécessaires pour ramener à l'état hygide des organes détériorés, des humeurs dépravées. Aussi la scène est rapide, tout se passe d'un trait, et il n'y a pas de coction. Sous ce rapport, la remarque des anciens est parfaitement juste.

Toutefois les symptômes de la fièvre éphémère ne sont pas identiques dans tous les cas. A part leur caractère fondamental, sur lequel je me suis exprimé, ils varient suivant les tempéraments, les idiosyncrasies, et surtout suivant la nature de la cause dont il faut empêcher les fâcheux effets. Ainsi, chez le sanguin, la fièvre aura un caractère particulier qui sera décidé par plus de plénitude, par plus d'activité dans le système vasculaire ; chez le bilieux, l'effervescence sanguine sera moindre, la face moins animée, les sueurs qui terminent la maladie s'établiront difficilement, et le fébricule se prolongera durant trois ou quatre jours. On a fait depuis long-temps cette

observation que, chez les gens de ce tempérament, la nature porte une lenteur et une opiniâtreté bien marquée dans tous ses actes (1). Chez les personnes avancées en âge, la fièvre éphémère éprouvera plus de difficultés à s'établir, le mouvement salutaire d'excentricité qui la caractérise sera moins complet, et les bons effets qui en résulteront plus douteux.

Les symptômes varieront aussi suivant l'organe ou les organes où la cause aura porté son action principale. Ainsi, la fièvre éphémere survenue à la suite d'un excès dans le boire et le manger ne ressemblera pas tout-à-fait à celle qui succède à un bain trop froid ; celle-ci ne sera pas la même que celle qui survient après de grands travaux d'esprit, etc. Dans la première, un dérangement dans les fonctions digestives se fera principalement remarquer, la diarrhée en sera la solution la plus naturelle, et l'appétit tardera un peu plus à revenir. Dans la seconde, il y aura un frisson plus ou moins prolongé qui marquera le début, et puis la chaleur et la sueur termineront la scène à la manière d'un accès de fièvre intermittente. Dans le troisième, il y aura principalement agitation de l'esprit, insomnie, rêvasserie, etc. Ainsi les variétés seront infinies.

Que si on tirait des observations précédentes la conséquence que l'éphémère est une simple réaction, un effet sympathique, tantôt de l'estomac irrité par

(1) Grimaud ; Traité des fièvres, t. 2, p. 9.

trop d'aliments, tantôt d'un spasme cutané produit par un froid prolongé, tantôt d'une irritation cérébrale, etc. On donnerait trop d'importance à des circonstances qui peuvent imprimer à la maladie une forme particulière, mais qui n'en changent pas la nature. Certes, si un individu souffre de la tête parce qu'il s'opère en lui des mouvements propres à détruire une maladie du cerveau imminente, s'il souffre de l'estomac lorsque des particules délétères sont introduites par cette voie dans l'économie, cela provient uniquement de ce que le cerveau dans un cas, l'estomac dans l'autre, sont le centre de l'irradiation antispasmodique ou antiphlogistique qui se développe. La douleur de tête, la chaleur aux entrailles ne sont pas l'effet de la fièvre, mais elles sont l'effet de la cause délétère, et c'est précisément pour dissiper l'une et l'autre que l'affection fébrile est instituée. Ces douleurs ne font pas partie essentielle de celle-ci, car elles existaient avant; seulement elles sont peut-être un peu plus senties, à cause de l'exaltation passagère de sensibilité à laquelle le fébricule donne lieu. Mais encore une fois, le remède ne doit pas être confondu avec le mal. Lorsqu'un individu menacé d'une apoplexie sanguine par suite d'une congestion menaçante vers le cerveau, éprouve une hémorragie nasale salutaire, accompagnée d'une détente qui ouvre les pores cutanés, et amène une sueur favorable; dira-t-on que tout cela provient de l'irritation encéphalique, parce que la céphalalgie durera encore quel-

que temps, et que les carotides battront un peu plus fort que chez un autre sujet ? Non, sans doute ; car à mesure que le sang coulera du nez, que la sueur le mouillera, cette céphalalgie, ces battements insolites tendront à disparaître, et disparaîtront réellement bientôt. Ainsi la chaleur d'entrailles, ainsi le mal de tête décroissent à mesure que l'appareil de la fièvre éphémère se réalise, dans les cas cités plus haut, pour cesser en même temps ou même avant elle.

Si lorsqu'un organe a été visiblement attaqué, on ne peut pas soutenir que l'appareil fébrile qui survient en vertu des lois primordiales de la vie, d'après lesquelles l'organisme veille et travaille à sa conservation, est uniquement un effet nécessaire de l'injure qui a eu lieu ; si, au contraire, l'on est forcé d'admettre une puissance intermédiaire qui, par des moyens coordonnés, établit le corps en sens inverse de celui où il se trouverait si l'injure avait pu produire tous ses effets pernicieux, que dira-t-on des éphémères qui se déclarent lors même qu'il n'y a aucune lésion. Les éphémères spontanées sont très-communes ; elles sont inconnues seulement pour ceux qui, dédaignant ce genre d'observations, n'accordent leur attention qu'aux phénomènes à plus larges dimensions qu'aux grosses maladies. Les éphémères ne sont pourtant pas des objets microscopiques ; les verra qui voudra.

Tantôt c'est un individu qui éprouve un malaise dont il ne peut se rendre compte ; il n'est pas ma-

lade, et cependant il n'est pas bien ; une fièvre d'un jour se déclare ; il sue, il a la diarrhée ; ses lèvres se couvrent de boutons, etc., et la santé revient, et l'élasticité du corps et la conscience du bien-être se font de nouveau sentir.

Je rappellerai ici les cas observés par tant d'auteurs, de fièvres éphémères qui ont visiblement préservé d'une épidémie régnante.

Les fièvres vernales ont été regardées comme salutaires par une foule de médecins recommandables surtout par leurs travaux pratiques. On connaît le mot de Jacques Ier, roi d'Angleterre, qui demandait si une fièvre au printemps n'était pas pour un roi le meilleur des remèdes.

Qu'est-ce que la fièvre d'acclimatement pour les personnes transportées dans les pays éloignés, si ce n'est une suite de mouvements propres à enrayer les fâcheux effets d'agents inaccoutumés, et à mettre le corps en rapport harmonique avec les nouvelles attaques dont il est l'objet.

Galien (1) rapporte qu'un philosophe péripatéticien qui consacrait sa vie à l'étude et à la méditation, avait une fièvre éphémère toutes les fois qu'il s'abstenait du bain. Qui ne voit ici un bienfait de la nature qui réalise des mouvements nécessaires pour dissiper une concentration dont la persistance serait devenue morbide, et qui opère d'elle-même et

---

(1) *De san. tuend.*, *lib.* 5.

spontanément, quand le moyen indiqué par l'expérience et employé habituellement vient à manquer?

Tous ces faits, toutes ces opinions doivent nous faire présumer l'utilité de la fièvre éphémère dans les cas où les avantages ne sont pas aussi évidents. Je conçois que celui qui les ignore ne conçoive rien à l'utilité d'une fièvre qui est précédée ou suivie de la santé. Mais l'analogie ne nous autorise-t-elle pas à penser ici que le mal prévenu n'a pu être apprécié parce que son impression a été superficielle et que sa cause n'a pas été évidente. Quoi qu'il en soit, ces faits et ces opinions me fourniront la base sur laquelle j'établirai la partie thérapeutique de la fièvre éphémère.

PARTIE THÉRAPEUTIQUE.

Il semblerait à un esprit peu versé dans les sciences médicales, qu'il ne doit pas exister de thérapeutique pour une maladie qu'il faut respecter. Mais la médecine n'est pas toujours agissante et perturbatrice. J'aime mieux le vieux dogme hippocratique tout vulgaire qu'il est devenu : *natura sanat morbos.*

La thérapeutique est le *ratio medendi*, l'art de guérir. Or, si la maladie avait le médecin pour unique adversaire, elle serait souvent inconcevable. Les méthodes dites naturelles sont celles que les bons praticiens emploient le plus fréquemment. Surveiller la nature, l'aider, compléter ses actions conserva-

trices, la ramener à son but quand elle s'en écarte, tel est le rôle que nous sommes presque tous les jours appelés à jouer. Ce rôle n'est pas passif, comme on pourrait le croire ; il suppose de la sagacité et la connaissance profonde de l'organisme et de tout ce qui peut agir sur lui.

Or, suivant les idées que l'on s'est faites sur la fièvre éphémère, on doit se comporter bien différemment. Aussi le traitement de cette maladie a-t-il donné lieu à une foule de divagations et de savantes élucubrations qui n'ont servi qu'à compliquer une chose si simple.

Les saignées, les bains, les applications émollientes, etc., ont été tour à tour proclamés comme les moyens par excellence. Ceux qui n'y voient que l'effet d'une irritation locale s'efforcent d'étouffer celle-ci à sa naissance, et ils ordonnent une médication antiphlogistique sévère, comme le seul moyen de prévenir l'incendie dont l'éphémère est la première lueur.

Telle n'est pas ma manière de voir ; et, fort des principes hippocratiques acceptés par l'immense majorité des médecins, voici à mon avis le meilleur traitement de la fièvre éphémère.

Si cette fièvre s'établit librement, sans obstacles ; si les symptômes suivent régulièrement la marche indiquée dans la partie descriptive, et qu'ils offrent ce caractère d'innocuité dont il a été si souvent question ; si surtout il existe dans le sujet une impression morbide dont les effets s'atténuent à mesure que l'affection fébrile

se développe ; on jugera que la puissance médicatrice s'exerce dans toute sa plénitude, et l'on se contentera de placer le malade dans des conditions telles que l'ordre des mouvements ne puisse pas être dérangé. Ainsi le repos du corps et de l'esprit, un régime tenu, et surtout l'éloignement de ce qui pourrait refroidir ou réchauffer, voilà tout ce qu'il y a à faire. Tenez-vous chaudement, non pas à vous faire suer, mais de manière à vous mettre à l'abri des vicissitudes de l'atmosphère ; retranchez une partie de vos aliments ; gardez-vous des émotions vives, etc., et la fièvre passera vite et sera suivie d'un bien-être complet.

Si son action périphérique, par suite de l'énergie de la cause qui a donné lieu à la provocation fébrile, ou bien par l'effet du tempérament ou de toute autre circonstance, ne s'établit pas assez bien et assez vite, prescrivez des boissons légèrement sudorifiques, infusion de menthe, de tilleul, etc.

Si le spasme interne domine au point que le mouvement fébrile expansif ne peut se faire, ordonnez un bain tiède. C'était le remède favori des anciens, qui le croyaient indispensable dans tous les cas pour compléter les bons effets de l'éphémère. Mais dans nos usages modernes, on ne prend pas autant de bains ; et par défaut d'habitude de ce moyen, les bains ne sont pas, chez nous comme ailleurs, aptes à ramener la perspiration cutanée, et à diriger les mouvements vers le tégument externe. Conseillez-les seulement

aux gens nerveux, à fibre sèche et qui en prennent de temps en temps.

Si l'on reconnaît une tendance de la nature à une excrétion critique quelconque, hémorragie, selles, urines, etc., favorisez-la par les moyens appropriés : *quò natura vergit, eò ducendum.*

Quelques personnes, et ceci est devenu plus commun depuis l'invasion des doctrines physiologiques, s'imaginent que l'abstinence de toute alimentation est nécessaire pendant la durée de la fièvre. Ce n'est pas ce que pensait Galien, qui disait que l'impression tonique et fortifiante que les aliments font sur l'estomac, est une circonstance nécessaire pour décider complètement la terminaison de l'accès. Il y a, en effet, des fièvres éphémères qui se prolongent inutilement tant que le malade est soumis à une diète sévère, et qui cessent subitement lorsqu'il prend des aliments appropriés. Seulement, dans les cas de dérangement des forces digestives, il faudra moins se hâter d'arriver à l'alimentation.

J'ai dit que quelquefois la nature ne se montrait pas assez puissante pour l'évolution des phénomènes de la fièvre éphémère. Il faut voir alors si cela dépend de l'énergie de la cause délétère ou bien d'un mauvais état des forces. Dans le premier cas, on corrigera l'action de la cause, si c'est possible ; ainsi le savant abandonnera momentanément ses études ; l'habitant du nord, transporté dans un climat chaud, se tiendra, autant que possible, à l'abri des ardeurs

de l'atmosphère, etc. Si cela dépend d'un mauvais état des forces, on cherchera à le reconnaître, on le combattra ensuite par les remèdes convenables. Ainsi, chez les nerveux, la fièvre éphémère s'établit difficilement et dure long-temps; un bain, un peu d'opium, un doux antispasmodique, etc., rendront son évolution plus facile.

J'ai dit aussi que la nature pouvait s'écarter de son but et qu'il fallait l'y ramener. Quand il existe une prédisposition morbide, les mouvements tendent à s'échapper de ce côté, et la fièvre éphémère peut se tranformer en une autre maladie. Ainsi, si l'effervescence sanguine est trop forte, si le sujet est jeune, disposé aux inflammations, on conseillera des boissons tempérantes, nitrées, le petit-lait, et même la saignée, s'il y a lieu. Chez les vieillards, les pituiteux, etc., quelques toniques seront administrés avec succès.

On a pensé avec raison que la nature des maladies était éclairée par les effets du traitement, et que celui-ci était éclairé par la connaissance de la nature de la maladie. Si réellement cette double et réciproque sanction suffit pour démontrer la bonté de la théorie d'une part, et de l'autre la convenance des moyens thérapeutiques, il m'est permis de penser, avec toute la certitude dont les sciences médicales sont susceptibles, que je suis arrivé aux notions les plus saines touchant la fièvre éphémère.

En effet, si le traitement que je viens de prescrire

est bien appliqué, la maladie sera courte, et le sujet aura acquis une meilleure santé.

Si, au contraire, on arrête la fièvre, le malaise se prolongera indéfiniment, et une maladie grave pourra survenir. On devine ce qui serait arrivé aux individus dont parlent Rœderer et Wagler, si on avait empêché chez eux l'apparition de la fièvre éphémère.

Le plus souvent les moyens employés pour arrêter la fièvre ne font que la prolonger, l'aggraver, et ouvrir la porte à des inflammations, des maux de nerfs, des dérangements d'estomac, etc.

Qu'on observe assidûment, qu'on ne néglige pas, comme on le fait, ces états intermédiaires, qui ne sont ni la santé ni la maladie, et dont les médecins et les malades ne se montrent pas assez soucieux; qu'on compare ce qui a précédé avec ce qui a suivi, et l'on trouvera la confirmation des propositions fondamentales de mon travail.

FIN.

FACULTÉ DE MÉDECINE
DE MONTPELLIER.

PROFESSEURS.

MM. DUBRUEIL, Doyen. Anatomie.
BROUSSONNET. Clinique médicale.
LORDAT, *Examinateur.* Physiologie.
DELILE. Botanique.
LALLEMAND. Clinique chirurgicale.
CAIZERGUES Clinique médicale.
DUPORTAL, *Examinateur.* Chimie.
DUGÈS, *Président.* Path. chir., opérat. et appar.
DELMAS, *Examinat.* Accouchements.
GOLFIN. Thérap. et matière médic.
RIBES. Hygiène.
RECH. Pathologie médicale.
SERRE, *Suppléant.* Clinique chirurgicale.
BÉRARD. Chim. médic.-générale et Toxicol.
RENÉ. Médecine légale.
N........ Pathologie et Thérapeutique générales.

PROFESSEUR HONORAIRE.

Aug.-Pyr. de CANDOLLE.

AGRÉGÉS EN EXERCICE.

MM. Viguier.
Kuhnholtz, *Examinat*
Bertin.
Broussonnet.
Touchy.
Delmas.
Vailhé.
Bourquenod.

MM. Faces.
Batigne.
Pourché.
Bertrand, *Suppléant.*
Pouzin, *Examinat.*
Saisset.
Estor.

La Faculté de Médecine de Montpellier déclare que les opinions émises dans les Dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.